



**Agôn**

Revue des arts de la scène  
Critiques | Saison 2017-2018

---

## *La Nuit des taupes*, de Philippe Quesne

Camille Khoury

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/agon/4379>

DOI : 10.4000/agon.4379

ISSN : 1961-8581

### Éditeur

Association Agôn

### Référence électronique

Camille Khoury, « *La Nuit des taupes*, de Philippe Quesne », *Agôn* [En ligne], Critiques, mis en ligne le 12 mars 2018, consulté le 27 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/agon/4379> ; DOI : 10.4000/agon.4379

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 avril 2019.

Association Agôn et les auteurs des articles

---

# La Nuit des taupes, de Philippe Quesne

Camille Khoury

---

## RÉFÉRENCE

*La Nuit des taupes* – spectacle de Philippe Quesne, représenté le 10 mars 2018 au TNT, Toulouse

- 1 « *Welcome to Caveland* », nous disent les lettres qui dégoulinent des cintres au fur et à mesure du spectacle, de celles telles qu'on en verrait à l'entrée d'un parc d'attraction d'épouvante ou d'une maison hantée de fête foraine. En effet, avec *La Nuit des taupes*, Philippe Quesne nous immerge dans un environnement caverneux mais ludique, inhabité mais habitable, non pas par des humains mais par des taupes anthropomorphes et muettes qui découvrent dans cette grotte érodée d'immenses stalactites rocheuses, un lieu de vie, de musique et de jeux.
- 2 Tout commence avec ce premier coup de pioche, qui ouvre la voie vers une sorte de cagibi découvert au hasard des tunnels, et dont la destruction chaotique dévoile une grotte-aire de jeu. Arrivées là, les taupes s'emparent de guitares et batterie, accompagnent de reprises pop les pérégrinations de leurs congénères, dans une atmosphère d'un macabre grotesque. La musique et les grognements seront leurs seuls moyens d'expression : pas un mot n'est prononcé pendant l'heure et demi de spectacle. Aucune narration ne vient organiser cette errance de la découverte. Nous assistons à des tranches de vie décousues, où les taupes dessinent, déplacent quelques roches, mangent, meurent, se reproduisent, donnent naissance, chaque événement découlant du hasard d'une rencontre ludique avec un autre élément de l'environnement : le démantèlement d'un panneau laisse entrevoir une pente en hauteur, et c'est l'occasion d'une séance de glissades, un éboulis découvre d'immenses vers de terre et c'est l'heure gloutonne du repas, etc.
- 3 Le rythme assez erratique du spectacle reste joyeux, et certains rapprochements se révèlent aussi opportuns que comiques. Ainsi de la reprise électronique sans paroles de

*Ne me quitte pas* de Jacques Brel pour célébrer la mort précoce d'une des taupes. Cependant une certaine lassitude gagne après un moment, tant aucune de ces images ne rend sensible une résistance de la matière. La grotte des taupes est construite sur l'ensemble de l'espace scénique, sur le sol comme en hauteur dans un décor praticable, une frise de stalactites dépassant du cadre de scène pour créer cet environnement clos de roches cartonnées. Les taupes creusent les parois du cagibi, font rouler les rochers ronds qu'elles se lancent à la chaîne pour les dégager. Pourtant, aucune trace d'effort, de lutte dans la rencontre avec le matériau, ni dans l'objet ni dans le jeu : les rochers en mousses se soulèvent comme des ballons de football, les murs se déchirent comme du carton, et les stalagmites sont tranquillement posées à l'arrière d'une bicyclette. Dans la vidéo de présentation du spectacle Philippe Quesne nous parle de ces taupes, qui dans la vacuité de l'absence de récit ne témoignent que d'un rapport à la matière. Mais quelle matière ? Cette matière qui feint d'en être une autre, ce carton stalactite et la mousse rocher nous donnent bien plus à voir un écosystème de l'image qu'un ludisme de la matière. Si le théâtre est fondamentalement illusion et artifice, le rapport à la matière ne semble pouvoir être vécu par le spectateur qu'à la condition que cette dernière soit ce qu'elle prétend être. Donner à voir sur scène la rencontre entre un corps et de l'eau, de la terre, de la pierre ou du plastique ouvre à un ressenti sensible, tactile ou olfactif. Ici, ce ne sont pas la texture et la manière unique dont chaque matière rencontre le corps que l'on expérimente, mais une théâtralité de l'image qui prétend être autre chose. Dès lors, face à ces taupes errantes dans un univers factice de fête foraine que désigne avec acuité le titre du spectacle, on se lasse peu à peu de cette fiction de carton-pâte, de la même manière qu'on ne croit plus à la facticité des squelettes de maison hantée.

- 4 Néanmoins, à la fin du spectacle, les comédiens qui enlèvent leurs imposantes pelures nous détrompent lorsqu'ils remontent la scène pour saluer, la peau brillante de transpiration après un effort visible. Les costumes pelucheux de taupe, par leur épaisseur, nous ont maintenu à distance de l'implication physique des comédiens. Leurs corps, enfin visibles, nous racontent une histoire que nous n'avons pas vécue.